

# Le vallon

*Mon coeur, lassé de tout, même de l'espérance,*

*N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;*

*Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,*

*Un asile d'un jour pour attendre la mort.*

*Voici l'étroit sentier de l'obscur vallée :*

*Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,*

*Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,*

*Me couvrent tout entier de silence et de paix.*

*Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure*

*Tracent en serpentant les contours du vallon ;*

*Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,*

*Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.*

*La source de mes jours comme eux s'est écoulée ;*

*Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :*

*Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée*

*N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.*

*La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,*

*M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux,*

*Comme un enfant bercé par un chant monotone,*

*Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.*

*Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,*

*D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,*

*J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,*

*A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.*

*J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie ;*

*Je viens chercher vivant le calme du Léthé.*

*Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :*

*L'oubli seul désormais est ma félicité.*

*Mon coeur est en repos, mon âme est en silence ;*

*Le bruit lointain du monde expire en arrivant,*

*Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,*

*A l'oreille incertaine apporté par le vent.*

*D'ici je vois la vie, à travers un nuage,*

*S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;*

*L'amour seul est resté, comme une grande image*

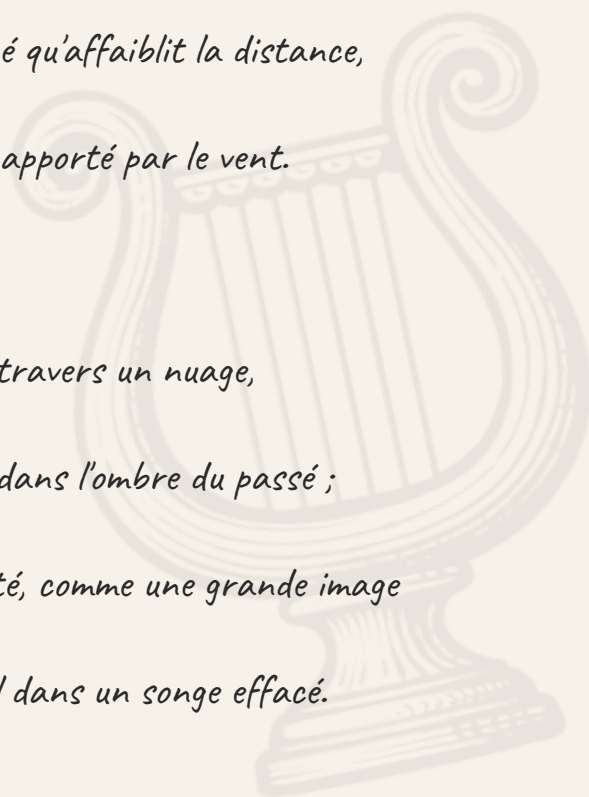
*Survit seule au réveil dans un songe effacé.*

*Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,*

*Ainsi qu'un voyageur qui, le coeur plein d'espoir,*

*S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,*

*Et respire un moment l'air embaumé du soir.*



*Comme lui, de nos pieds secouons la poussière ;*

*L'homme par ce chemin ne repasse jamais ;*

*Comme lui, respirons au bout de la carrière*

*Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.*

*Tes jours, sombres et courts comme les jours d'automne,*

*Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux ;*

*L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,*

*Et seule, tu descends le sentier des tombeaux.*

*Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ;*

*Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours*

*Quand tout change pour toi, la nature est la même,*

*Et le même soleil se lève sur tes jours.*

*De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore :*

*Détache ton amour des faux biens que tu perds ;*

*Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,*

*Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.*

*Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre ;*

*Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon ;*

*Avec le doux rayon de l'astre du mystère*

*Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.*

*Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence :*

*Sous la nature enfin découvre son auteur !*

*Une voix à l'esprit parle dans son silence :*

*Qui n'a pas entendu cette voix dans son coeur ?*

*Alphonse de Lamartine (1790-1869)*